

l'Avant-Scène

femina-théâtre

228

Sommaire

LA PETITE DATCHA

de V. Chkvarkine

Adaptation de Georges Soria

PRINTEMPS

de Marcelle Maurette

ATTILA

ou LE FLÉAU DE DIEU

de Philippe Dechartre

Claude Bal raconte

UN RAISIN AU SOLEIL

de Lorraine Hansberry

Adaptation de Emmanuel Roblès

La quinzaine dramatique
par André Camp





Théâtre Daunou
(Mme René Sancelme)

Comédie en trois actes
de V. Chkvardine

Adaptation de Georges Soria

Mise en scène de René Dupuy

Décor et costumes
de Jacques Marillier

Couplets d'André Hornez

Adaptation musicale
de Paul Misraki

LA PETITE DATCHA

Distribution

Serge Karaoulov <i>musicien (violoncelliste)</i>	Olivier Hussenot
Olga Pavlovna Karaoulova <i>sa femme</i>	Marise Paillet
Mania, <i>leur fille, actrice</i>	Danièle Lebrun
Constantin, <i>étudiant stagiaire</i> <i>(Ponts et Chaussées)</i>	Michel Roux
Yakov, <i>étudiant stagiaire</i> <i>(Ponts et Chaussées)</i>	Gib Grossac
Simon Legant <i>mécanicien dentiste</i>	Guy Michel
Fédor Fédorovitch Pribyliev <i>ingénieur des Ponts et Chaussées</i>	André Thorent
Raya, <i>étudiante</i>	Silvie Davidson
Mironovitch, <i>père de Raya</i>	Jean d'Yd
Zina, <i>amie des Karaoulov</i>	Rosine Favay

MANIA (Danièle Lebrun) : « Et si c'était vrai, qu'est-ce que ça changerait ? Nous ne sommes pas vieux jeu, nous ! »

Photo Pic

« La Petite Datcha » a été créée le 8 septembre 1960 au Théâtre Daunou

© Georges Soria 1960



QUELQUES SCÈNES
DE "LA PETITE DATCHA"



KARAOULOV (Olivier Hussenot) :
Toi, Mania, une artiste ? Tu veux
réduire l'amour à une simple
formalité sur un registre ?

OLGA PALOVNA (Ma-
rise Paillet) : Nous
en sommes tombés
assis ! Exactement
comme vous !

« Trois bergères qui se casent :
Quelle occas pour danser »

Reportage photographique : Pic



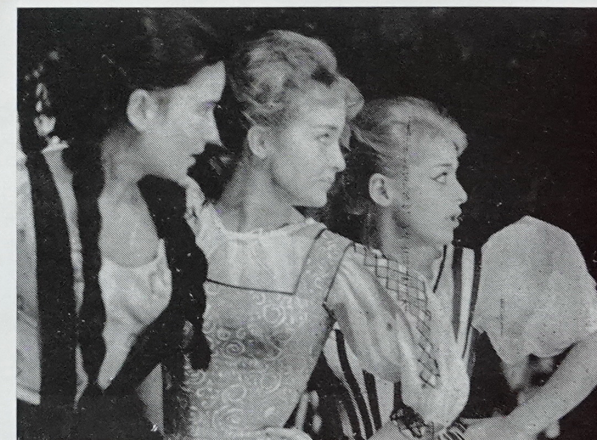
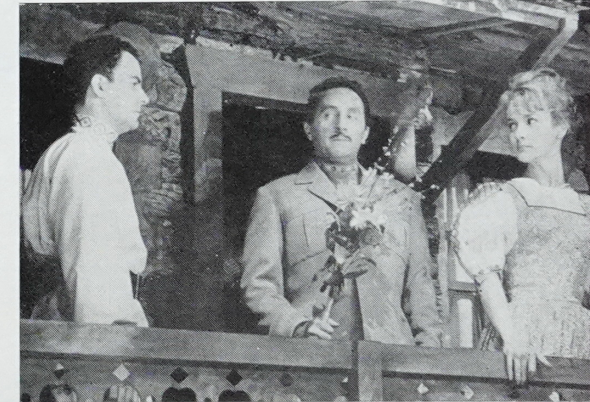
MANIA (Danièle Le-
brun) : Des garçons
comme Pribyliev ?
Je n'ai qu'un signe
à faire pour en
avoir dix !

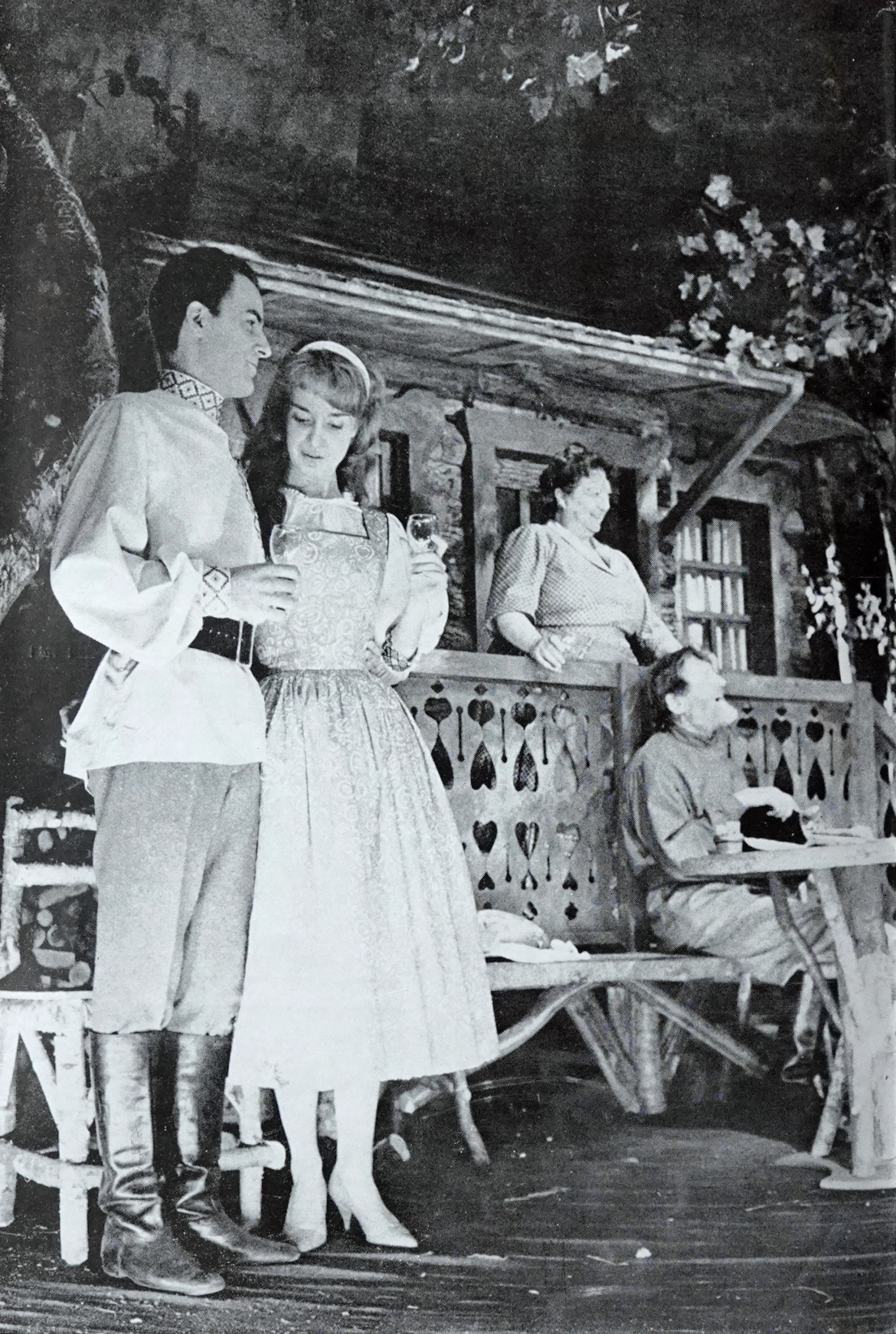


KARAOULOV (Olivier Hussenot) :
Olga ! Te souviens-tu d'une nation
de l'antiquité, du nom de Sparte ?

MANIA (Danièle Lebrun) : Certains
m'ont offensée ! Ma seule pré-
sence suffisait à les faire fuir...

En bas :
Hé ! Hé ! Hé !





Pourquoi la Petite Datcha ?

par Georges Soria

Que le théâtre soviétique soit presque complètement inconnu en France, en dehors des slavistes de profession, est un fait d'évidence qui ne requiert pas le secours des statistiques. Depuis la Libération, les scènes de Paris et de province ont accueilli en tout et pour tout cinq pièces soviétiques : « *La Tragédie optimiste* », de Vichniévski, montée au théâtre Verlaine en 1949, par une jeune compagnie ; « *Les Bas-Fonds* », de Gorki, présentée en 1956 à l'Œuvre, et « *Vassia Jelezniov* », du même Gorki, jouée en 1959 dans le même théâtre ; « *La Punaise* », de Maïakovski, représentée en 1959 à l'Atelier ; « *La Quadrature du cercle* », de Kataïev, que Dullin avait mise en scène durant l'entre-deux guerres et qu'une jeune compagnie reprit pour un nombre limité de représentations au cours de la dernière saison.

Cinq pièces soviétiques jouées en quinze ans ! Le bilan, il faut l'avouer, est maigre, s'agissant d'un pays qui, le siècle passé, a donné à l'art dramatique Gribouïedov, Ostrovski, Tchekov et qui, depuis la Révolution d'octobre, a vu s'affirmer une pléiade de dramaturges de talent. Quel contraste si l'on jette un coup d'œil sur la liste des romanciers soviétiques publiés durant la même période : les traductions françaises de romans soviétiques se comptent par dizaines et certaines d'entre elles sont devenues des « best-sellers » !

A quoi cette maigreur du bilan théâtral soviétique tient-elle ? Aux risques financiers qu'implique le montage de toute pièce et qui paralysent de plus en plus les directeurs de théâtre traqués par le fisc et par la hantise du succès que, dans leur esprit, seuls des auteurs connus du public peuvent leur assurer ? A la répugnance de nombreux slavistes à entreprendre l'adaptation de pièces soviétiques dont la représentation revêt un caractère problématique quand elle ne ressortit pas purement et simplement à la chimère ? Au recrutement social du public des théâtres qui, décourageant par avance les directeurs soucieux d'élargir l'horizon des spectateurs, les rend sceptiques quant au sort d'une entreprise dont ils craignent qu'elle ne soit pas accueillie avec faveur par la clientèle argente ?

Mon propos n'est pas ici de rechercher les causes de cette situation déplorable, ni de les analyser. Je n'ai mentionné l'ignorance où le public français se trouve par rapport au théâtre soviétique que pour mieux souligner l'urgence et l'intérêt qu'il y a, en ce début des années 1960 où l'U.R.S.S. tient la première place dans nombre de domaines de la science et de la culture, à défricher les broussailles qui nous empêchent d'apercevoir l'horizon théâtral soviétique.

On ne manquera pas de me demander pourquoi, prêchant la cause du théâtre soviétique, plus exactement celle de sa mise en présence avec le public français, j'ai arrêté mon choix, pour cette première expérience, sur une pièce comme « *La Petite Datcha* ». Certains même, se souvenant des thèmes de mes pièces qui n'ont rien de précisément gai, fronceront le sourcil et me reprocheront de n'avoir pas retenu une pièce plus ambitieuse que cette allègre comédie à couplets qui ne s'interroge pas sur le destin de l'homme, qui se donne sans fards pour ce qu'elle est : un divertissement !

A vrai dire, mon choix a été déterminé par deux raisons. La première est qu'ayant vu, au cours d'un de mes voyages à Moscou, cette pièce au Théâtre de la Satire, où elle est représentée sans interruption depuis 1934, j'ai passé une délicieuse soirée dont le souvenir restera pour moi longtemps lié à l'image d'une salle littéralement hilare.

La deuxième raison est d'un ordre plus général. Il m'a semblé, très simplement, que, pour ouvrir une fenêtre sur

le théâtre soviétique, le meilleur choix à faire pour une première expérience serait un choix fondé sur l'universalité du comique de situation et que, les charmes du folklore musical russe aidant, « *La Petite Datcha* » pourrait être un spectacle à grand dénominateur commun.

Dans cette pièce, en effet, V. Chkvarkine n'aborde aucun des problèmes majeurs de la société soviétique. Il se borne à railler les travers de l'homme soviétique. Sans jamais prétendre à la satire politique et encore moins à brosser un tableau de la société soviétique, il se propose et nous propose de rire ou de sourire, selon l'humeur du moment. Du même coup, il montre — et c'est là aussi un fait qui m'a semblé fort intéressant — qu'il est possible de renouveler un genre tel que le vaudeville en le situant ailleurs que dans une alcôve à festons de velours frappé ou de soie rose.

Ce qui m'a séduit dans « *La Petite Datcha* » et qui m'a incité à l'adapter en français, c'est l'allure souriante, virevoltante des personnages, leur fraîcheur, leur gentillesse, leur entrain, leur malice. Et aussi le côté « coussin » de la fabrication ! Quelle science de la scène, quelle connaissance intime du mécanisme séculaire du rire ces trois actes n'expriment-ils pas !

Certains me voueront aux gémonies pour ce jugement ! Comment ? Vous ! Le grave auteur de « *L'Etrangère dans l'île* », vous vous prêtez à ce genre de théâtre sans contenu ? Quelle mouche vous a donc piqué ? Ah ! certes, nous sommes loin ici des tourments dostoïevskiens, de la férocité gogolienne, de la nostalgie tchékovienne ou de la profondeur du regard d'un Ostrovski. Nous sommes tout aussi loin des fresques contemporaines de Pogodine, du romantisme révolutionnaire d'un Vichniévski, des dilemmes de Korneitchouk, des conflits chers à Arbouzov ou à Rozov qu'il faudra bien un jour, d'ailleurs, porter sur nos scènes parisiennes et provinciales, à moins de vouloir passer, en les ignorant plus longtemps, pour les paons indifférents à tout ce qui n'est pas la sacro-sainte culture occidentale ! Mais il n'y a pas que ces grands noms de la scène soviétique pour nous donner une idée valable de la vie théâtrale en U. R. S. S. Il y a aussi — et en écrivant ces mots je vois déjà s'agiter les fronts sourcilleux — il y a aussi les noms du *Boulevard soviétique* qui ne sont ni plus ni moins à dédaigner que ceux du *Boulevard parisien*. Si l'ambition de ceux-ci comme de ceux-là n'est, ni métaphysique, ni psychologique, souvent leurs comédies, leurs vaudevilles baignent dans un parfum qui est celui de la réalité où se situe l'action théâtrale.

Je n'ai aucune honte à avouer que le parfum de « *La Petite Datcha* » m'enchanté.

Mais ce n'est pas tout. Je prétends, quant à moi, qu'une pièce comme « *La Petite Datcha* », au-delà du rire, surprendra beaucoup de gens qui n'ont de la vie soviétique qu'une représentation schématisée par les slogans de la propagande. Et quand je dis propagande, j'entends aussi bien celle favorable à l'U. R. S. S. que celle qui lui est hostile.

Certains, boudant leur plaisir, reprocheront peut-être à Chkvarkine d'effleurer les problèmes lui donnant l'occasion de ses railleries. Ce procès d'intention, s'il venait à surgir, ne m'étonnerait nullement. Il confirmerait tout au plus à mes yeux que, dans le monde anglo-saxon qui est devenu le nôtre, une nouvelle faune serait apparue : celle des fau-penseurs aux maxillaires contractés par la réflexion. Des penseurs honteux de s'abandonner aux plaisirs d'un divertissement !

Ce n'est pas à leur intention que j'ai adapté cette pièce. Mais à l'adresse de tous ceux qui, Dieu merci ! savent encore rire. De tous ceux pour qui le rire sera longtemps encore le propre de l'homme !

CONSTANTIN (Michel Roux) :
Mania, cette fois-ci, c'est fini.
Je t'emmène à la mairie.
(Ph. Pic.)

MANIA. Je disais simplement mon rôle à haute voix pour l'apprendre.

ZINA. Ne me dis pas ça, tu avais les yeux pleins de larmes. Tes parents évidemment, il faut le leur cacher, mais pas à moi, ton amie. Je ne crois pas avoir mérité ça.

MANIA, comme quelqu'un prenant une décision. Bon. Aide-moi. Que faire ? Que faire ?

ZINA. Primo, pas de désespoir. Secundo, ta parole d'honneur de ne pas mourir, quoi qu'il arrive. Je ne te demande rien, mais dis-moi une seule chose, c'est Constantin ? Une amie vient d'arriver chez moi, la même histoire.

MANIA. Présente-la-moi.

ZINA. D'accord. Mania, je ne te poserai plus une seule question. C'est Constantin ?

MANIA. Plus tard, plus tard.

ZINA. D'accord.

MANIA. Zina, n'oublie pas, pas un mot !... A personne !

ZINA. Ma chérie, le silence du tombeau. Raya !
(Entre Raya.)
Faites connaissance. Mania Karaoulova, Raya.

MANIA. Enchantée.

RAYA. Enchantée.

ZINA. Surtout ne vous gênez pas. Vous êtes toutes les deux dans le même pétrin, avec cette légère différence que Raya est plus intelligente ; elle a décidé de s'en débarrasser. Explique-lui, je t'en prie, qu'avoir un enfant c'est une folie.

MANIA. Vous le pensez vraiment ?

RAYA. Oui, et vous ?

MANIA. Certainement pas. Je n'ai jamais compris les femmes qui ne veulent pas avoir d'enfants. Qu'est-ce qui les pousse ? La misère, la légèreté, la peur ?

ZINA. Pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Il n'y a pas de place pour les enfants dans notre vie. Peut-on vraiment avoir un enfant de nos jours ?

MANIA. Quand alors ? Quand j'aurai un appartement ? Des meubles ? Une bonne ? A quarante ans ? Avoir un enfant à cet âge-là, c'est comme se payer un bibelot de plus ! Hésiter à être mère, c'est ne pas avoir confiance en l'avenir, ne pas croire à la vie, renoncer à ce qu'il y a de plus beau, de plus cher, aux joies les plus pures ! Quelle horreur !

RAYA. Au fond, vous avez raison, tout à fait raison.

ZINA. Il va falloir tout recommencer !

RAYA. Je me le suis dit souvent. J'ai longtemps hésité, vous savez, avant de prendre une décision. Mais vous m'avez convaincue. C'est fini, je le garde, l'enfant !

MANIA. Oh !... je ne cherche pas à vous convaincre. Les conditions ne sont peut-être pas les mêmes, votre situation est différente.

RAYA. Vous êtes mariée ?

MANIA. Non.

RAYA. Moi non plus.

MANIA. Mais mon cas est beaucoup moins compliqué.

RAYA. Pourquoi ?

MANIA. Croyez-moi sur parole.

RAYA. Vous avez si bien parlé. Ce que vous avez dit, c'est la vérité. C'est décidé... Je garde l'enfant.

ZINA. Et ton père, ta famille ?

RAYA. J'aimerais beaucoup vous revoir, vous parler.

ZINA. Bon. Moi, je m'en vais à la rivière, me baigner. Qui m'aime me suivre. (Elle sort.)

MANIA. Venez quand vous voudrez. Sans faute. Promis ?

RAYA. Avec joie, nous avons tellement de choses à nous dire. (Elle sort en courant.)

MANIA. Aujourd'hui, j'ai au moins de quoi remplir une bonne page de mon journal. (Elle rentre rapidement dans la maison.)

SIMON. Elle va avoir un enfant... Pour une vie chargée de gloire, d'événements, ça commence bien ! (Il sort.)
(Mania sort de la maison. Constantin sort sur le balcon avec une règle à T et le projet de route.)

CONSTANTIN. Mania, j'ai des tas de choses à te dire.

MANIA. Moi aussi.

CONSTANTIN. Alors, commence.

MANIA. Non, toi d'abord.
(Constantin descend dans le jardin.)

CONSTANTIN. Tu es heureuse ?

MANIA. Très... Et toi ?

CONSTANTIN. Comme jamais ! (Il essaie de l'embrasser, mais n'y parvient pas, à cause de la règle à T.)

MANIA. Qu'est-ce que c'est ?

CONSTANTIN. Le projet de route. Tu vois, elle partira d'ici, de la gare, passera par là, juste devant votre maison, et puis par là, dans le bois... Ici, il y aura un pont ; elle traversera le village, et ira directement jusqu'au kolkhoz.

MANIA. Fedor Fedorovitch m'en a parlé.

CONSTANTIN. Encore ?

MANIA. Comment encore ?

CONSTANTIN. Non, non, je n'ai rien dit. Liberté totale ! Confiance absolue ! Pas de complexes petit-bourgeois. Nous devons en finir avec les préjugés. Mais pourquoi lui permets-tu de te baiser la main ? C'est pourtant...

MANIA. C'est pourtant quoi ?

CONSTANTIN. Ce n'est pas hygiénique ! C'est même dégoûtant, des mœurs féodales. Mania, je n'arrive pas à comprendre ce que nous attendons.
(Il s'assied à côté d'elle et l'embrasse. Yakov paraît sur le balcon.)

YAKOV. Méfiez-vous, il y a du monde !

MANIA. Yakov, venez ici.

YAKOV. Je ne viendrai pas. Embrassez-vous si ça vous fait plaisir, mais laissez-moi tranquille. Vous devriez comprendre ma gêne, c'est comme si je refusais de boire en bonne compagnie...

MANIA. Mon cher Yakov, donnez-moi un conseil : je le prends pour mari, oui ou non ?

YAKOV. C'est moi qui vous le demande ! Je vous en supplie, prenez-le pour mari ! Epousez-le, vous ferez mon bonheur.

CONSTANTIN. Je propose qu'on en informe aujourd'hui tes parents, et qu'on aille s'inscrire demain même à la mairie.

YAKOV. Surtout pas ça ! Il faut aller aujourd'hui vous inscrire à la mairie et en informer demain vos parents. C'est beaucoup plus sûr. Quant à la noce, on ne peut la célébrer que chez moi, dans le Caucase. Après tout, il n'y a que trois mille kilomètres à faire. On louera un fiacre, on mettra des hortensias à la crièrière et à la queue des chevaux... Le fiancé, on lui frisera les cheveux, comme un mouton ! On fera rôtir un chevreuil. Pas beaucoup de vin, une barrique de rouge, une barrique de blanc. Et puis on raccompagnera les mariés. La nuit. Avec des torches. Il y aura de la musique. Un orchestre, une flûte, des tambourins, en veux-tu en voilà. A nos pieds la mer... Tout autour, les montagnes... Sauf qu'on ne les verra pas, parce qu'il fera nuit. Les chiens aboieront, mais on sera heureux.

MARIEZ-VOUS AU CAUCASE

YAKOV
Y a pas mieux que le Caucase
Quand on veut se marier

MANIA - CONSTANTIN
(bis)

YAKOV
Tout's les noc's y sont cocasses
Et les joies très variées

MANIA - CONSTANTIN
(bis)

YAKOV
Pour qu'l'poux ait une allure
Digne et de bon ton
On lui frise sa chevelure
Comme un vrai mouton

LES TROIS, ensemble
Vraiment c'est très gai
De s'marier là-bas
Il faut y aller
Rien que pour voir ça

YAKOV
La fête s'arrose
D'un p'tit vin troublant
Qui peint tout en rose
Qu'il soit rouge ou blanc
Si vous cherchez une occase
D'manger du chevreuil rôti

MANIA - CONSTANTIN
(bis)
Mariez-vous dans le Caucase
Et j'vous dis : bon appétit

MANIA - CONSTANTIN
(bis)

YAKOV
Puis le soir avec des torches
Lorsque vos amis
Vous mènent jusqu'à votre porche
Ah ! la belle nuit...

LES TROIS, ensemble
Vraiment c'est très gai
De s'marier là-bas
Il faut y aller (bis)
Rien que pour voir ça (bis)

Allez, on part pour le Caucase ! Constantin, va prendre les billets.

MANIA. Yakov, vous êtes vraiment gentil.

YAKOV. Trop gentil ! (Il rentre rapidement.)

MANIA. Constantin, appelle mon père. S'il dit des choses désagréables, fais comme si tu ne l'entendais pas.

CONSTANTIN, s'approchant de la fenêtre. Serge Pétrovitch !
(Voix de Karaoulov « J'arrive ». Entre Yakov.)
Tu comprends, je suis tout bouleversé...

YAKOV. C'est assez naturel, mais ce que je ne comprends pas, c'est que je le sois, moi aussi.
(Karaoulov sort de la maison.)

KARAOULOV. Vous m'avez appelé ?
(Entre Simon, très excité, une bouteille de vin à la main.)

SIMON. C'est moi qui vous appelle ! Qui appelle tout le monde ! Qui vous appelle... à venir... fêter... la fin tragique de Simon Legant... Qui s'est jeté d'un avion... Qui est tombé sur la tête... Le parachute, le beau parachute (Montrant Mania.) il ne s'est pas ouvert. Pas ouvert... Et voilà le pauvre petit Simon en miettes, déchiqueté ! Vous avez l'honneur de contempler son cadavre.

YAKOV. C'est la chaleur, il faut porter un chapeau, camarade.

SIMON. Silence, toi, bonhomme du Caucase !

KARAOULOV. Encore vous ? Qu'est-ce que vous venez faire ici ?

SIMON. Ce n'est pas moi qu'il faut chasser. Et puis, vous vous y prenez trop tard, citoyen Karaoulov !

MANIA. Simon, qu'est-ce qui vous arrive ? Où étiez-vous ?

SIMON. Là, juste derrière. Vous me demandez ce qui m'arrive ? Je préférerais que vous nous racontiez ce qui vous est arrivé, à vous. Je vous aimais humblement, poliment. De mes propres oreilles, je vous ai entendu dire : « Simon, vous me plaisez beaucoup... » Je vous plaisais... Je vous plaisais... Adieu... Et si votre enfant est une fille, ne lui apprenez pas à mentir !
(Confusion générale.)

KARAOULOV. Comment cela, une fille ?

MANIA. Des bêtises. Et vous y avez cru ?

SIMON. C'est bon. (Il pousse Zina sur scène.) Venez par ici, citoyenne. Répondez, comme nos ancêtres le jour du Jugement dernier. La citoyenne Mania Karaoulova attend-elle un enfant, oui ou non ? Je sais tout. Je pourrais répéter chacun des mots que vous avez dits.

ZINA. Mania, qu'est-ce qui s'est passé ? Je vous donne ma parole que je n'en ai parlé à personne !

SIMON. Cet enfant, il existe, oui ou non ? (Zina pleure.) Alors ? J'ai menti ? Petit-père, vous m'avez offensé mais dans cette histoire, Caruso, ce n'est pas moi, c'est quelqu'un d'autre. (Il sort.)

ZINA. Mania, mais comment l'a-t-il appris ? En tout cas, ce n'est pas ma faute, il...
(Mania la repousse. Zina s'en va en courant. Karaoulov est anéanti.)

MANIA, s'approchant de son père. Papa, ce n'est pas vrai, je vais tout t'expliquer. J'ai effectivement dit cela, mais c'est grotesque...

KARAOULOV. Grotesque ? Et ça te donne envie de rire ? Va-t'en, va-t'en ! (Il rentre dans la maison en chancelant.)

YAKOV. Il n'y a pas cinq minutes, tout allait si bien. Nous voici maintenant en plein gâchis. Constantin, je suis ton ami, je n'y comprends plus rien.
(Mania s'approche de Constantin, assis, la tête baissée, sur le banc.)

MANIA. Je n'aurais jamais pensé que ça ferait une telle impression sur mon père.

CONSTANTIN. Alors, c'est vrai ? Non, je ne peux pas le croire ! C'est affreux ce qu'il a dit de toi !

MANIA. Pourquoi ça affreux ?

CONSTANTIN. C'est vrai, oui ou non ?

MANIA. Et si c'était vrai ? Qu'est-ce que ça changerait ? Nous ne sommes pas vieux jeu, nous sommes des gens d'une nouvelle époque, nous...

CONSTANTIN. Nous ? Excuse-moi, moi, je n'ai jamais fait de choses pareilles !
(Un temps.)

MANIA. « Voilà comment, ayant appris l'histoire de l'enfant, il ne revint plus... »

CONSTANTIN. Et tu disais que sans moi..., qu'avec moi..., que pour moi... O-o-oh !

MANIA. Et je le dis toujours : je t'aime !

CONSTANTIN. Et après ça... Non, pas après, mais avant cela, avec Dieu sait qui, un voyou, un bandit quelconque, o-o-oh !

MANIA. Pourquoi un voyou ?

CONSTANTIN. Pas seulement un voyou, un salaud !... Qui est-ce ?

Mania s'approcher d'eux.) Taisez-vous au moins ! Bien, camarade, je m'occuperai de vous ; venez me voir, je vais d'ailleurs vous donner tout de suite un mot. Suivez-moi, camarade. Mais suivez-moi donc ! Je vous en prie, camarade.

RAYA. Assez de cette comédie ! Je ne suis pas votre camarade ! Mania, si c'est lui que tu aimes, c'est bien, triste !

MANIA. Comment ? Pourquoi ?

RAYA. Moi aussi, je le tenais pour un homme noble et généreux...

MANIA. Alors, c'est vous ? C'est vous qui l'avez abandonnée dans une situation pareille ? Et après ça vous avez osé me raconter tous ces boniments ? Vous êtes un goujat !

PRIBYLIEV. Pourquoi ? Quelle différence y a-t-il entre votre passé et le mien ? Je vous accepte bien avec l'enfant d'un autre. (Pause.) Vous n'allez pas me dire que vous pensiez être la première femme dans ma vie ? Je n'ai pas eu de telles exigences à votre égard. Je ne fouille pas dans votre passé, moi, mais si vous voulez connaître le mien, je ne demande pas mieux, je vous ouvrirai tous les tiroirs. Oui, nous nous sommes aimés. Et nous nous sommes séparés. Et ce n'est qu'après notre séparation que j'ai appris l'histoire de l'enfant. J'ai envoyé immédiatement de l'argent à Raya et je lui ai conseillé aussi d'aller voir un de mes amis... Un excellent praticien ! (Raya fait un geste.) Mais ce n'est pas tout. Raya m'a écrit qu'elle était d'accord, qu'il n'y aurait pas d'enfant... et qu'elle ne m'aimait plus. J'ai reçu cette lettre il y a deux mois. C'est vrai, Raya, oui ou non ?

RAYA. Oui, effectivement.

PRIBYLIEV. Pourquoi m'injurier alors ?

MANIA. Fedor Fedorovitch...

PRIBYLIEV. Mania, ma petite Mania, que faites-vous donc des principes ?

MANIA. Pardonnez-moi.

PRIBYLIEV. Je vous pardonne, mais je veillerai à votre éducation. Quant à Raya, je n'ai plus aucune obligation envers elle. Voici sa lettre. (En sortant la lettre, il laisse tomber le journal intime de Mania.)

MANIA. Mon journal ! (Elle le ramasse.) Mon journal ? Dans votre poche ! Et vous l'avez lu ? Espèce de mufle ! Oh ! le mufle !

(Olga Pavlovna et Karaoulov sortent de la maison. Entre Yakov.)

RIDEAU

POUR CONSERVER SOUS RELIURE VOTRE COLLECTION

DE "L'AVANT-SCÈNE"

Nous mettons à la disposition de nos abonnés des reliures — modèle « Bibliothèque » avec nervures, dos et coins grenat — pour recevoir 12 numéros (2 volumes par an)

PRIX : Deux reliures franco sous emballage boîte carton
FRANCE : 17 N. F.
ETRANGER : 19 N. F.

Adresser les commandes à L'AVANT-SCÈNE
27, rue Saint-André-des-Arts, Paris (6^e)

Règlement de préférence
par C. C. P. 7353-00

OLGA PAVLOVNA. Fedor Fedorovitch, venez prendre une tasse de thé. Avec de la confiture.

MANIA, à Pribyliev. Si vous osez approcher de cette datcha, je vous en chasse à coups de bâton !

OLGA PAVLOVNA. Qui cela ? Fedor Fedorovitch ? Mon petit Yakov ! (Elle se laisse choir dans les bras de Yakov qui la soutient.)

MANIA. Vous n'êtes qu'un misérable voleur. Allez-vous-en !

KARAOULOV, se frottant les yeux. Réveille-moi !

(A son tour, il s'appuie sur Yakov. Pribyliev s'éloigne. A ce moment, Constantin entre en scène et va vers lui.)

CONSTANTIN. Fedor Fedorovitch, je dois... je suis obligé de reconnaître votre supériorité. Vous aimez Mania comme personne n'a su le faire. Plus noblement, plus généreusement. Permettez-moi de vous serrer la main.

PRIBYLIEV. Allez tous au diable ! (Il s'en va.)

MANIA, complètement bouleversée, accourant vers Constantin. Tiens ! Regarde ! Lis ! (Elle donne le journal à Constantin et s'en va en courant.)

CONSTANTIN, s'approchant de Yakov. Qu'est-ce qui se passe donc, Yakov ?

(Yakov, tenant d'un bras Olga Pavlovna, de l'autre Karaoulov, il avance avec eux vers la maison.)

FINALETTO

LA MÈRE

Vous le savez naturellement
MANIA attend un enfant

PRIBYLIEV

Mais si c'était moi le père
J'pens' que je s'rais au courant

LA MÈRE

Ah ! tais-toi, tais-toi, tais-toi
Si vous avez, perfid'ment
Fait tout c'qu'il faut pour le faire
J'comprends pas ton éton'nement

PRIBYLIEV

Cet enfant, c'est pas le mien

LE PÈRE

Il est pourtant bien d'quelqu'un

ENSEMBLE

La seul' chos' que l'on comprenne
C'est qu'on n'y comprend plus rien

acte

3

Même décor.

Devant la datcha des Karaoulov, autour de la table sur laquelle une feuille à dessin est étendue, Yakov, Constantin, Pribyliev, Karaoulov et Olga Pavlovna.

LE PÈRE ET LA MÈRE

Nous l'rêpet'rons sans relâche
Faut pas raser notre datcha
Pauvre datcha

OLGA PAVLOVNA. Trente-cinq ans, trente-cinq ans sous le régime des Tsars, huit mois sous Kérénski, seize ans sous les bolcheviks. Jamais, jamais encore, on n'avait vu ça !

PRIBYLIEV. Ne vous dérangez pas.

KARAOULOV. Je demande la parole... Permettez-moi d'exprimer mon point de vue...

YAKOV. Mon cher ami, vous êtes avant tout un musicien ; or la musique est faite aussi de... silences.

(Olga Pavlovna et Karaoulov se lèvent et se placent l'un à côté de l'autre, comme s'ils attendaient la lecture d'un verdict.)

PRIBYLIEV. Impossible de faire autrement. La route passera ici. Je suis désolé, il faudra démolir la datcha des Karaoulov.

KARAOULOV. Fedor Fedorovitch, dans votre premier projet, la route passait délicatement à côté de chez nous, elle ne lésait personne. Il a suffi que Mania, hem ! excusez-moi, vous mette à la porte, pour que la route fasse ce détour. Comme cela, toute seule : jamais vous ne me ferez croire qu'il y a des raisons, des raisons objectives ! Un honnête homme... Heu ! une bonne route, ne fait pas de telles choses.

PRIBYLIEV. Vous voulez dire que c'est par vengeance ? Vous ne me croyez peut-être pas, mais vous ferez confiance, je l'espère, à mes stagiaires. (Se tournant vers Constantin et Yakov.) Exprimez votre opinion franchement. Quel est le meilleur des deux tracés ? Le premier ou le deuxième ?

CONSTANTIN, avec un soupir. Le deuxième.

YAKOV. Oui, le deuxième. C'est un bon tracé.

PRIBYLIEV. Vous avez entendu ?

YAKOV. Mais le troisième est meilleur encore. Selon ce troisième projet, camarade Pribyliev, il faudra démolir également une seule datcha. La vôtre !

PRIBYLIEV. Voilà deux jours que vous me rebattez les oreilles avec ces insanités. Ayez l'obligeance de préparer les épreuves de mon projet. Je les emporterai demain pour les faire approuver.

YAKOV. Ce sera fait.

(Il s'éloigne avec Constantin sur le côté de la scène. Olga Pavlovna et Karaoulov suivent Pribyliev.)

OLGA PAVLOVNA. Fedor Fedorovitch !

PRIBYLIEV. Si je n'ai pas agi équitablement, portez plainte, portez plainte contre moi.

OLGA PAVLOVNA. Pourquoi porter plainte ? On pourrait tout arranger entre amis, en famille.

PRIBYLIEV. « En famille. » Malheureusement, je n'ai pas eu cette chance-là. Pouvoir me considérer comme quelqu'un de votre famille...

KARAOULOV. Nous le souhaitions pourtant, nous...

CHACUN SA ROUTE

(Ensemble)

YAKOV, CONSTANTIN, PRIBYLIEV

Y a pas de doute
Voici la meilleur' route
Coûte que coûte
Il faut la tracer là

LE PÈRE

Obliquez par ici...

LES TROIS

Ça donn'rait trop d'soucis

LE PÈRE ET LA MÈRE

Non ?

LES TROIS

Si !

LE PÈRE ET LA MÈRE

C'est du gaspillage

LES TROIS

La première de nos tâches
C'est d'abattre cette datcha

LE PÈRE ET LA MÈRE

C'est le cœur qu'on nous arrache
Si l'on rase notre datcha

LA MÈRE

Peu vous importe
Qu'on nous mette à la porte

LES TROIS

Pour qu'on en sorte
Faut en arriver là

LE PÈRE

Si l'on prend l'raccourci...

PRIBYLIEV

Ça serait de l'idiotie

LE PÈRE ET LA MÈRE

Non ?

LES TROIS

Si !

LA MÈRE

C'est du sabotage

LES TROIS

Même si cela vous fâche
On supprim'ra cette datcha

ment j'ai pu commettre la bêtise de vous quitter ?
 Raya, ma petite Raya, je suis un vaurien...

RAYA. Je ne vous contredirai pas là-dessus.

PRIBYLIEV. Revenez à moi... Je les ai embrassées, ces lèvres..., elles sont à moi...

RAYA. Laissez-moi passer.

PRIBYLIEV, *la prenant par la main*. Cet enfant a créé un lien entre nous. *(Surprise de Yakov.)* Je vous épouserai... Oh non ! ce ne sont pas des paroles en l'air, je vous épouserai et pour de bon, cette fois-ci, et pour longtemps. Raya, je deviens vieux, je ne vous tromperai plus. Souvenez-vous...

RAYA. Lâchez ma main. Je ne vous oublierai jamais ! On n'oublie pas un cauchemar. J'aime un homme admirable. Un homme noble, fort, courageux. Allez-vous-en, ne troublez pas ma joie.

PRIBYLIEV, *lui prenant à nouveau la main*. Je ne vous laisserai pas partir.

YAKOV, *sortant d'un pas décidé*. Si je rencontrais un homme comme vous au bord d'un précipice, sur un étroit sentier de montagne, vous savez ce que je lui dirais?... *(Il fait un geste menaçant.)* Je lui dirais... Passez, je vous en prie.

(Pribyliev croyant que Yakov va le frapper fait le geste de se protéger et se sauve le bras levé comme pour se défendre.)

(A Mania.) J'ai tout entendu. Alors, c'est Pribyliev ? L'enfant est de lui ?

RAYA, *tâchant de se justifier*. J'étais alors comme aveugle...

YAKOV, *il se tape sur les genoux, rit aux éclats*. Pribyliev ! Mais c'est merveilleux ! Merveilleux !... Je ne craignais qu'une chose : avoir été précédé par quelqu'un de jeune, de beau, quelqu'un dont tu garderais le souvenir ! Maintenant je suis tranquille. Pribyliev... Je vaux mieux que lui... *(Il esquisse des pas de danse.)*

(Raya s'enfuit dans la maison. Venant de l'autre côté, entre en scène Alexandre Mironovitch. Il porte un complet usé, mais propre. Il enlève sa casquette et s'éponge le front avec son mouchoir.)

MIRONOVITCH. Pourriez-vous me dire si une jeune et jolie personne du nom de Raya habite par ici ? Je pose cette question pour la vingt-sixième fois.

YAKOV, *à part*. Encore un qui va me raconter ses malheurs. *(A Mironovitch.)* Prenez donc la peine de vous asseoir. Vous parliez donc d'une jeune et jolie personne du nom de Raya ? Effectivement, effectivement, elle habite ici... Seulement elle est allée faire un tour.

(Ils se dévisagent l'un l'autre.)

MIRONOVITCH. Vous la connaissez bien, vous aussi, à ce que je vois ?

YAKOV. Nous avons suivi les mêmes cours à la Faculté.

MIRONOVITCH. C'est cela, c'est cela... des camarades, des collègues. Je dois vous dire qui je suis. Je suis un oncle de Raya, du côté de sa mère.

YAKOV, *soulagé*. Je croyais que vous étiez son père.

MIRONOVITCH. Son père ? Pourquoi donc voulez-vous que son père vienne jusqu'ici par cette chaleur ? C'est moi qui suis venu, je suis l'oncle de Raya. Alors, vous êtes ami de Raya.

YAKOV. Un de ses amis. Son ami.

MIRONOVITCH. Un bon ami ?

YAKOV. Le meilleur de ses amis.

MIRONOVITCH. Dans ce cas, je vais vous parler franchement. Le père de Raya est inquiet. Il a le sentiment qu'il se passe quelque chose d'étrange. Moi, je suis son oncle, je sais tout, je connais toute l'histoire. Mais son père aussi la devine, cette histoire.

YAKOV. Dommage ! On dit que son père est une bête furieuse.

MIRONOVITCH. Une bête furieuse ? Le père de Raya ? Montrez-moi le bon à rien qui a osé vous dire cela !

YAKOV. Peut-être pas tout à fait une bête furieuse, mais en tout cas, quelque chose dans ce genre.

MIRONOVITCH. Merci pour ce quelque chose.

YAKOV. En tout cas, ce papa exemplaire se tourmente sans raison. Vous pouvez lui dire que l'enfant de Raya sera en bonnes mains.

MIRONOVITCH. L'enfant de Raya ? O-oh ! *(Il porte les mains à sa poitrine.)*

YAKOV. Qu'est-ce qui vous arrive ?

MIRONOVITCH. Moi ? Ce n'est rien, mais son père, je le connais, quand il apprendra la nouvelle, il en fera une maladie. Un enfant ? D'où ? De qui ? Vous plaisantez peut-être ! Son père, mais il y restera sur-le-champ. Oh ! Donnez-moi quelques instants pour m'habituer à tout ça.

YAKOV. Prenez votre temps... Vous avez peut-être entendu parler du prochain mariage de Raya.

MIRONOVITCH. Quelle époque ! Comme s'il était difficile de se marier d'abord, et ensuite de...

YAKOV. C'est la faute de son fiancé ; il... il a été envoyé en mission.

MIRONOVITCH. Et avant de partir, il a cru nécessaire, indispensable, de lui faire un enfant ? Où se trouve-t-il maintenant, ce « fiancé » ? Qu'est-ce que c'est que ce chenapan ? Allez-y, donnez-moi le coup de grâce.

YAKOV. C'est un type comme cela, pas mal.

MIRONOVITCH. Mais enfin, il a tout de même une occupation dans la vie ?

YAKOV. Très importante : il construit des routes.

MIRONOVITCH. Un poème : « L'Amour sur la route. » Et on ne pourrait pas jeter un coup d'œil sur ce fiancé ?

YAKOV. Pour cela il faudrait que vous alliez faire un tour ; pendant ce temps, j'irai le chercher.

(Il se dirige vers la datcha ; Mironovitch s'en va du côté opposé.)

MIRONOVITCH. L'enfant ne suffisait pas, il fallait aussi le fiancé !

(Il disparaît derrière les arbres. Entre Constantin.)

YAKOV. Raya. *(Raya apparaît sur le perron.)* Ma petite Raya, ton oncle vient d'arriver.

RAYA. Mon oncle ? Je n'ai jamais eu d'oncle.

YAKOV. Pas un seul ? Fais un effort de mémoire, tu en retrouveras peut-être un.

RAYA. Non, non. Qu'est-ce que c'est que cet oncle ? D'où vient-il ?

YAKOV. Il est plutôt vieux. C'est un oncle du côté de ta mère. Tiens, le voici ! Là-bas, tu le vois ? Derrière le buisson !

RAYA. C'est mon père.

(Yakov porte les mains à sa tête. Raya sort en courant vers Mironovitch.)

CONSTANTIN. Quand doivent-ils aller à la mairie ?

YAKOV. Qui ça ?

CONSTANTIN. Mania et Simon.

YAKOV, *incrédule et distraît*. Elle lui a dit : oui ?

CONSTANTIN. Mais je les ai vus entrer ensemble dans la datcha. Les parents sont en train de préparer le pain et le sel... Et ils ont déjà sorti l'icône.

YAKOV, *distraitement et tout à coup fasciné par le pantalon blanc de Constantin*. Et alors qu'est-ce que ça prouve ?

CONSTANTIN. Tout de même !

YAKOV. Tes problèmes ne m'intéressent pas. On verra ça plus tard. Pour l'instant, il n'y a qu'une seule chose qui compte : enlève ton pantalon !

PRETE-MOI TON PANTALON

YAKOV

*Ne pos' pas de question
 Prête-moi ton pantalon
 Il me faut d'urgence
 Un joli pantalon blanc
 Tra la la, etc.*

CONSTANTIN

*Explique-moi par quel hasard
 T'as besoin de mon falzar...*

YAKOV

*C'est parc' que c'est essentiel
 Pour un' demande officiel'
 Tra la la, etc.*

CONSTANTIN

Je parie qu' tu vas t'marier

YAKOV

*On ne peut rien te cacher
 Je m'en vais même, de ce pas
 Fair' ma d'mande à beau-papa
 C'est pourquoi, sans façon
 Il me faut ton pantalon
 On ne peut pas convoler
 Sans culotte immaculée
 Tra la la, etc.*

(Ils sortent.)
(Par le côté opposé, entrent Mironovitch et Raya.)

RAYA. Papa, père !

MIRONOVITCH. Je ne suis pas votre père. Votre père, il faut aller le chercher dans sa cage, au zoo, puisqu'il est catalogué parmi les bêtes furieuses.

RAYA. Je t'en prie, ne te mets pas dans cet état !

MIRONOVITCH. Mais si je suis une bête furieuse !

RAYA. Père, mon cher papa !

MIRONOVITCH. Mon enfant, ma petite Raya, quand je pense que je faisais ton petit lit, que je démêlais tes boucles... Tu avais des yeux qui disaient la vérité ! Je ne te reconnais plus... Le premier venu... me sert là, sur ce banc, ce cadeau ! Un petit enfant. Quelle époque ! Et nous n'en sommes pas morts !

(Yakov, en pantalon blanc et cravate, s'approche.)

Les dix-neuf ans de soins que je t'ai prodigués. *(Il tire un journal de sa poche.)* Cela mériterait une manchette sur huit colonnes, dans un journal.

YAKOV. *Le Géomètre Rouge ? (Il prend le journal, le déplie rapidement, et lit.)* Ça y est !

MIRONOVITCH, *surpris d'abord, tape du doigt sur le journal*. Citoyen camarade, vous aviez promis de m'amener le fiancé.

YAKOV, *retirant le journal*. Il va venir tout seul. Tout de suite. *(Il contourne un buisson.)* Le voici. *(Pause.)* Vous le trouvez si moche ?

MIRONOVITCH. Comment cela ? Mais vous n'étiez que son meilleur ami...

YAKOV. Et vous, vous n'étiez que son oncle. Je ne me fâche pas pour ça.

MIRONOVITCH. Quelle époque ! Quelle époque ! On ne respecte plus la vieillesse !

YAKOV. Excusez-moi, mais ce n'est pas moi qui ai

commencé à raconter des histoires.

(Mironovitch dévisage Yakov. Raya regarde tantôt son père, tantôt Yakov.)

MIRONOVITCH. Permettez-moi de vous poser une question : à quelle église appartenez-vous ?

YAKOV. Je suis athée.

MIRONOVITCH. Bon, je connais la chanson, vous êtes tous athées quand il s'agit de remplir des questionnaires. Mais au fond de vous-même ?

YAKOV. Athée.

MIRONOVITCH. Pas facile, celui-là. Et votre père, quelle était sa religion ?

YAKOV. Musulman.

MIRONOVITCH. Je m'y attendais ! Musulman... Raya, sais-tu que la loi lui permet d'avoir quarante femmes ?

YAKOV. C'est exact. Mais le Prophète a dit : « Chaque femme doit avoir un appartement. »

MIRONOVITCH. Un appartement ? *(A Raya.)* Avec la crise du logement, tu ne risques rien ! Et que pensez-vous du régime soviétique ?

YAKOV. Eh bien ! je suis « pour », pour tout ce qu'il signifie.

MIRONOVITCH. Pas moyen de le prendre en défaut ! Et pourtant c'est mon devoir de le maudire. Curieux ! Je n'en ai pas la moindre envie. Que pourrais-je lui demander encore ? *(Avec un soupir, il tend la main à Yakov.)* Enchanté !

RAYA. Je vous en prie.

RAYA, *elle se jette au cou de son père*. Papa, mon cher papa !

MIRONOVITCH. Méfie-toi, une bête furieuse, ça mord parfois.

(Les trois se mettent à marcher ensemble, mais changent deux fois de place. Enfin, Raya se place au milieu. Mironovitch et Yakov en passant un bras par-dessus la jeune fille se tiennent par l'épaule.)

MIRONOVITCH, *en sortant*. Cet enfant, vous n'auriez vraiment pas pu le faire en rentrant de mission ? *(Ils sortent par le milieu de la scène.)*

(Un temps.)

(Simon sort en courant de la maison, Mania le suit.)

SIMON. Alors il n'y a pas d'enfant ? Autrement dit, vous m'avez embobiné comme au théâtre ! Autrement dit, vous cessez d'être une citoyenne héroïque pour redevenir une demoiselle comme tant d'autres ! Un article de série ! Autrement dit, toute ma prouesse se résume à avoir fait l'imbécile ! J'ai passé mon temps à me parler à moi-même à la troisième personne. Et en un tour de main, pschit ! plus d'enfant ! Vous m'avez trompé, déshonoré ! Rendez-moi cet enfant !

(Entre Zina par le côté droit. Karaoulov et Olga Pavlovna sortent solennellement de la maison ; il porte une icône, elle porte un pain rond et un bol rempli de sel.)

SIMON. Remettez cette icône en place ! Gardez votre... casse-croûte ! Je ne me marie plus. J'ai été odieusement trompé dans cette maison d'intellectuels. La terre tout entière me donne la nausée... Je ne vous salue pas ! *(Il sort en courant.)*

KARAULOULV. Iconoclaste ! Iconoclaste !

OLGA PAVLOVNA. Serge, calme-toi. Viens ! Allons respirer l'air de la forêt ! *(Ils sortent.)*

ZINA, *à Mania*. Et voilà ! Encore un de parti !... Dis-moi, Mania, comment se fait-il qu'une artiste comme toi, si jolie, n'ait pas de chance ?

ZINA, à Mania. Peut-on enfin te féliciter ?
 MANIA. Tu peux me féliciter une fois de plus.
 YAKOV. Que vois-je ? Un homme seul, errant dans la forêt. Fedor Fedorovitch, venez boire une verre de vin avec nous, comme au Caucase !
 (Pribyliev s'approche d'un pas indécis. Il salue.)
 PRIBYLIEV. Je ne voudrais pas vous importuner. (Il regarde autour, aperçoit Zina sur un côté, s'approche d'elle. Tous les autres montent sur la terrasse. A Zina.) Vous vous appelez ?

ZINA. Zina.
 PRIBYLIEV. Zina, Zinotchka... Vous avez déjà connu l'amour ?
 ZINA. Vous êtes fou !
 YAKOV. Fedor Fedorovitch, j'oubliais, il y a un télégramme pour vous.
 (Il lui donne le télégramme. Pribyliev l'ouvre.)

OLGA PAVLOVNA. Quoi, une mauvaise nouvelle ?
 PRIBYLIEV. Oh non ! au contraire. (Il lit à haute voix.) « Après lecture *Géomètre Rouge*, amis, camarades vous expriment leur sympathie, leur reconnaissance. »
 YAKOV. Grâce à moi, sa carrière est désormais faite. KARAOULOV, un verre à la main. Mes enfants, mes amis... La vie est si vaste, si complexe... Nous, les artistes, nous devons être les premiers à en exprimer les beautés ! A votre santé ! A votre santé !

LA PETITE DATCHA
 FINAL DU TROISIEME ACTE

(Air : « Tout et Rien »)

LE PÈRE

On ne peut, ma foi
 Faire un' meilleur' fin.

LA MÈRE

Et j'espèr. cet' fois
 Qu'on n'changera plus rien !

LES TROIS FILLES, aux garçons
 On s'dira tout

LES TROIS GARÇONS
 On n'cach'ra rien

RIDEAU

Vient de paraître

Numéro spécial de l'AVANT-SCENE (France : 4,20 NF - Etranger : 5 NF)

" THÉÂTRE EN UN ACTE "

Des avant-propos de Elie FERRIER et Pierre DESCAVES.

13 pièces en un acte de MM. Jean COCTEAU, Luigi PIRANDELLO, François AMAN JEAN, Raymond CHOSE, Pierre HELIAS, Alphonse ALLAIS, Maurice DRUON, Paul GILSON et Nino FRANK, Claude MARAIS et Carlos D'AGUILA, MORVAN-LEBESQUE, Serafin et Joaquín ALVAREZ QUINTERO, Max ROUQUETTE, William SAROYAN.

ATTENTION. — Ce numéro spécial n'est pas compris dans le prix de l'abonnement. Les pièces ainsi sélectionnées ont été, en effet, précédemment publiées dans des numéros anciens de l'AVANT-SCENE aujourd'hui épuisés.

LES TROIS FILLES
 On se doit tout

LES SIX JEUNES GENS
 Puisqu'on s'appartient.

TOUTS ENSEMBLE
 Quand on s'dit tout
 On ne craint rien
 On s'pardonn' tout
 Et tout va très bien...

(Air : « La fille-mère »)

MANIA
 Du temps que j'étais fille-mère
 J'étais fier' de mon état
 L'enfant, c'est la joie de la terre !

TOUTS
 L'enfant, c'est la joie de la terre !

MANIA
 C'est pourquoi j'veux en avoir des tas !
 (Air : Ah ! tais-toi)

TOUTS ENSEMBLE
 Oui, des tas, des tas, des tas
 On fra tout c'qu'il faut pour ça
 Vous pouvez nous fair' confiance...
 (Air : « Qu'il fait bon flâner »)

Car c'est bon d'aimer
 C'est la meilleur' manière
 D'être heureux sur terre
 Et de le rester
 (Air : Mariez-vous au Caucase)

Trois bergères qui se casent
 Quelle occase pour danser
 On va fair' comme au Caucase
 Une noce à tout casser
 Mais dans cette apothéose
 Nous devons aussi
 Célébrer c' qui fut la cause
 De ces péripéties :
 Ce lieu si charmeur
 Où l'on s'attache
 L'abri du bonheur
 La Petit' Datcha (ter)

" LA PETITE DATCHA " ...

Chkvaarkine appartient à la génération des auteurs dramatiques russes qui se sont formés et affirmés depuis l'avènement du régime soviétique. Au moment de la Révolution d'Octobre, l'auteur de L'Enfant d'un autre (titre russe de La Petite Datcha) n'était qu'un adolescent attiré par la littérature et le théâtre. Ayant reçu une éducation universitaire et publié un certain nombre d'écrits dans les périodiques et journaux de Moscou, il fit son coup d'essai en donnant à la scène une comédie légère, railleuse, vive. Ce fut un coup de maître. L'Enfant d'un autre allait devenir l'un des plus grands succès de la scène soviétique.

Depuis 1934, date à laquelle elle a été créée à Moscou, La Petite Datcha a été représentée des milliers de fois. Elle est un des classiques du « Théâtre de la Satire » qui l'a inscrite à son répertoire, et la joue régulièrement, en alternance, cinq à sept fois par mois depuis cette époque.

Sa présentation à Paris, dans la version de Georges Soria, inaugure un cycle de représentations dans les pays occidentaux.

ELSA TRIOLET :
 Une « charge amicale » soviétique

Si vous aimez les Quatre Barbus, Les Taureaux, opérette d'Alexandre Arnoux, le théâtre du Boulevard, allez donc voir au Théâtre Daunou La Petite Datcha, comédie soviétique de V. Chkvaarkine, adaptée par Georges Soria. Bien que le titre original en soit L'Enfant d'un autre, le succès de La Petite Datcha russe ressemble au succès français de La Petite Hutte, et la pièce se joue inlassablement, depuis 1934, au « Théâtre de la Satire », à Moscou...

Les personnages de La Petite Datcha sont anonymes, néanmoins la « charge amicale » est si typique, qu'on pourrait reconnaître les originaux dans les rues de Moscou, comme on y rencontre ces brillantes caricatures du journal satirique soviétique, Le Crocodile.

Les Lettres Françaises

YVES GROS-RICHARD :
 Léger et rafraîchissant

« En Union Soviétique, le baisemain ne se fait plus en société, mais il se fait dans les bois », soupire Serge, un père qui craint pour la vertu de sa fille Mania, en la voyant s'éloigner vers la forêt.

Justes mais réconfortantes alarmes : elles prouvent que là-bas, comme chez nous et comme partout au monde, il y a des amoureux qui s'aiment, et des baisers qui s'échangent, et que les filles, après avoir sagement dit « niet », finissent bien un jour par dire « oui ».

Nanti de ce visa du cœur, V. Chkvaarkine écrit en 1934 une comédie, La Petite Datcha, que Georges Soria vient d'adapter au goût français et que René Dupuy a mise en scène avec une spirituelle et trépidante habileté. C'est mince, bien sûr, mais c'est léger et rafraîchissant. Ni les bateliers de la Volga, ni les cosaques du Don ; simplement les gondoliers de l'Amour.

France-Soir

A. S. :
 Un cocktail franco-soviétique

Une goutte de charme slave, un peu de légèreté parisienne, un filet de drôlerie internationale, voilà de quoi se compose le cocktail franco-soviétique que nous offre le théâtre Daunou.

La comédie de Chkvaarkine — adaptée par Georges Soria et farcie de couplets dus pour les paroles à André Hornez et pour la musique à Misraki — vive, malicieuse et d'un aimable conformisme vaudevillesque, n'a pas d'autre prétention que de divertir.

Elle y parvient d'autant plus aisément que les auteurs n'ont cherché ni à innover, ni à scandaliser, ni à surprendre.

Le Canard enchaîné

ANDRE ALTER :
 Satire légère

Tout cela est prétexte à une très légère satire qui renvoie dos à dos la vieille morale bourgeoise et les nouvelles conceptions du mariage. C'est surtout l'occasion de célébrer la pureté de cœur des jeunes générations soviétiques — celles de 1934 — qui savent rester fleur bleue tout en construisant des routes pour le bien de la collectivité. Là aussi l'auteur se permet quelques pointes ironiques. Mais si fragiles ; Apparemment, du moins. Cette sentimentalité est bien dans l'ancienne ligne. Quant au reste — je veux dire quant aux gentillesse, aux sous-entendus, aux procédés — je n'en sais rien. On n'a pas attendu M. K. pour sourire à Moscou. Mais sur ce ton ?

La mise en scène de René Dupuy est allègre. M^{lle} Danièle Lebrun a beaucoup de charme, Michel Roux est le plus spirituel des comédiens, et l'on retrouve toujours Olivier Hussonnet avec plaisir.

Témoignage chrétien

GUY LECLERC :
 Drôlerie et émotion

Comme La Quadrature du cercle (le vaudeville de V. Kataiev, que nous avons revu l'hiver dernier), La Petite Datcha a, dans sa drôlerie, quelque chose d'un peu émouvant puisqu'elle met en scène, elle aussi, des garçons et des filles de la jeune société soviétique qui ont autant soif d'apprendre, de travailler, que de vivre et s'amuser. Quelque chose de très sain, aussi, que nos vaudevilles à caleçonnières n'ont pas, et qui fait que le comique, ici, touchant un pareil sujet, ne donne jamais dans une certaine grivoiserie, sans perdre pour autant ses vertus.

Si vous avez besoin d'un brin de consolation en ces jours de rentrée (et qui n'en a pas besoin ?) allez voir La Petite Datcha, vous rirez toute la soirée.

L'Humanité

GEORGES LERMINIER :
 Un divertissement bien enlevé

Les ritournelles de Misraki et la mise en scène de René Dupuy, qui ne s'embarassent pas de couleur locale, le jeu détendu, bon enfant, des comédiens (Olivier Hussonnet et Marise Paillet, Danièle Lebrun, blonde Mania, Michel Roux, fiancé malchanceux et opiniâtre, Gib Grossac, André Thorent, Guy Michel, ingénieurs géomètres et amoureux plus ou moins poètes, Jean d'Yd, on ne peut plus patriarcal, Rosine Favey, piquante, et Silvie Davidson, coquette), un décor d'un réalisme agressif et plaisant de Jacques Marillier, l'adaptation de Georges Soria, interprète adroit qui détourne le cours de la Moskova et l'a fait arroser le boulevard des Capucines, tout cela fait de La Petite Datcha un divertissement sans danger, bien enlevé, et qui contribue, à sa manière, au rapprochement des peuples !

Le Parisien Libéré.